Les héritiers de Socrate et le dogme de l'Université actuelle

Mariana BOCA
mariana_boca_ro@yahoo.com
Université « Ştefan cel Mare » de Suceava (Roumanie)

Abstract: The present study attempts to outline a critical view on the relationship between Socrates' legacy and the spirit that is being cultivated in current European universities. The aim of the study is to understand whether the dominant speech promoted in the European academic world remains true or not to the values for which Socrates died. In other words, are socratic or anti-Socratic the heirs of Socrates?

Keywords: *Socrates, inheritance, knowledge, truth, political correctness, dogma*.

La présente étude se propose de définir une vision critique sur la relation entre l'héritage de Socrate et l'esprit cultivé dans les universités européennes actuelles. Le but de cette étude est de comprendre si le discours dominant promu dans le monde universitaire européen reste fidèle ou non aux valeurs pour lesquelles Socrate est décédé. En d'autres termes, *les héritiers de Socrate* sont-ils socratiques ou antisocratiques ? L'Université européenne occidentale affirme souvent son origine de la culture grecque et se légitime à plusieurs reprises, avec une ostentation rhétorique, de la figure de Socrate. Il y a en particulier deux représentations utilisées qui sont entrées dans l'imaginaire linguistique commun des universités européennes : *le dialogue socratique* et *l'esprit socratique*. Elles devraient alimenter la manifestation des valeurs socratiques. Dans cette logique rhétorique, les enseignants et les étudiants des communautés académiques actuelles seraient-ils donc *les héritiers de Socrate* ? Mais quel est l'héritage de Socrate ? Socrate est certainement le premier visionnaire pour qui l'éducation est le seul moyen pour que les jeunes puissent saisir le mérite de distinguer entre le bien et le mal. Et le service du bien est, selon la même vision de Socrate, le seul chemin qui mène au bonheur. Il n'y en a pas d'autre.

Socrate n'a rien écrit. Certaines personnes en parlent. Xénophon et surtout Platon nous ont laissé des écrits pour connaître la pensée de Socrate. Il n'a écrit aucune page. Pour Socrate, l'éducation signifiait parler au jeune disciple pour pouvoir suivre ses pensées et le

BDD-A29327 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.169 (2026-09-09 00:34:25 UTC)

laisser vous connaître. Et de cette rencontre pouvait apparaître la conscience morale du disciple et la conscience renforcée du maître : « … Du reste, il vécut sans cesse au grand jour : le matin, il allait aux promenades et aux gymnases, se montrait sur l'agora à l'heure où elle est pleine de monde, et se tenait le reste de la journée aux endroits où la foule était la plus nombreuse ; il y parlait souvent, et qui voulait pouvait l'entendre. Or, jamais personne n'a vu Socrate ou ne l'a entendu rien faire ou rien dire de contraire à la morale ou à la religion. »[1] Socrate montre en toute occasion qu'il est accompagné depuis son enfance d'un *daimónion* qui ne lui dit pas quoi faire, mais qui l'empêche de faire ce qu'il *n'a pas à faire.* Ainsi, il affirme sa foi en la Divinité et fait de son esprit un passage entre le monde du visible et le monde de l'invisible, entre la terre et le divin : « Socrate parlait selon sa pensée : il se disait guidé par un démon. Aussi conseillait-il à bon nombre de ses disciples de faire une chose ou de n'en pas faire une autre, suivant les inspirations de cet être surnaturel. Obéissait-on, l'on s'en trouvait bien; négligeait-on ses conseils, on avait lieu de s'en repentir. Or, qui ne conviendrait que Socrate ne voulait passer aux yeux de ses disciples ni pour un insensé, ni pour un imposteur? Il aurait cependant été regardé comme l'un et l'autre, si, annonçant des faits qui lui avaient été révélés par un dieu, il eût été ensuite convaincu de mensonge. Il est donc évident qu'il n'aurait pas prédit, s'il n'avait pas eu foi qu'il disait la vérité. »[2] Nous savons que le *daimónion* « …signifie une force ou « une voix intérieure » » plus d'une fois égale à la « Divinité » (*Theion*), qui nous empêche ou nous conseille de faire quelque chose ». (*apud* Tănăsescu, 1987 : 243, n.t.)

Au printemps de l'an 399 av. J.-C., après qu'un tribunal de 502 juges athéniens le condamna à mort pour avoir introduit de nouveaux dieux dans la ville et avoir corrompu la jeunesse, Socrate énonce son *Apologie* que Platon donne comme un témoignage, où il insiste à maintes fois qu'il obéit à la volonté de Dieu et que c'est la seule façon qui compte pour lui, car Dieu lui ordonne de parler aux hommes de la culture de la vertu, de faire le bien et de rechercher la vérité. Même si sa condamnation à mort aurait été annulée en échange du silence, Socrate a déclaré qu'il choisirait de mourir, car la vie lui semblait logique dans la mesure où il suivait la volonté de Dieu d'enseigner aux gens comment se rechercher, comment traiter avec leur âme, et non avec la gloire ou la richesse, comment être meilleurs et plus proches de la vérité : « Athéniens, je vous sais gré et je vous aime, mais j'obéirai au dieu plutôt qu'à vous, et, tant que j'aurai un souffle de vie, tant que j'en serai capable, ne comptez pas que je cesse de philosopher, de vous exhorter et de vous faire la leçon. À chacun de ceux que je rencontrerai, je dirai ce que j'ai l'habitude de dire: « Comment toi, excellent homme, qui es Athénien et citoyen de la plus grande cité du monde et de la plus renommée pour sa sagesse et sa puissance, comment ne rougis-tu pas de mettre tes soins à amasser le plus d'argent possible et à rechercher la réputation et les honneurs, tandis que de ta raison, de la vérité, de ton âme qu'il faudrait perfectionner sans cesse, tu ne daignes en prendre aucun soin ni souci ? »[3]

Socrate a beaucoup plus que de la conscience morale. La foi en Divinité donne à son discours ce pouvoir vivant qui renaît dans l'esprit du lecteur depuis plus de deux mille ans, en révélant la loi divine, identique à la vérité, à la vertu et au bien. Les valeurs de Socrate sont éternelles parce que son idéal est éternel. Servir Dieu est pour lui l'unique but de sa vie, la seule raison légitime. Et pour ne pas en douter, il insiste : « Et si quelqu'un de vous conteste et prétend qu'il en prend soin, je ne le lâcherai pas et ne m'en irai pas immédiatement, mais je l'interrogerai, je l'examinerai, je le passerai au crible, et s'il me

[1] http://remacle.org/bloodwolf/historiens/xenophon/memorable.htm
[2] *Ibidem.*
[3] http://www.ac-grenoble.fr/PhiloSophie/old2/file/platon_apologie.pdf, pp.35-36.

BDD-A29327 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.169 (2026-09-09 00:34:25 UTC)

paraît qu'il ne possède pas la vertu, quoi qu'il en dise, je lui ferai honte d'attacher si peu de prix à ce qui en a le plus et tant de valeur à ce qui en a le moins. Voilà ce que je ferai, quel que soit celui que je rencontrerai, jeune ou vieux, étranger ou citoyen; mais je le ferai surtout avec les citoyens, puisque vous me touchez de plus près par le sang. Car c'est là ce qu'ordonne le jeu, entendez-le bien; et je suis persuadé que personne encore n'a rendu à votre cité un plus grand service que moi en exécutant l'ordre du dieu. »[4] En fait, c'est l'héritage fondamental de Socrate : « Mon obéissance au commandement de Dieu », c'est-à-dire obéir à la loi divine, en s'appuyant sur chaque homme pour l'aider à découvrir en lui-même le chemin de la vérité et le bonheur de suivre le bien.

D'autre part, le dialogue socratique n'était pas un concept mais une pratique réelle. Le Maître Enseignant choisit de poser des questions au disciple, plutôt que de donner des conférences approfondies et, à partir des questions posées par le Maître et les réponses du disciple, un chemin naît pour la vérité. Le disciple apprend particulièrement le chemin et les exercices pour pouvoir le faire seul ou pour guider les autres à la recherche de la vérité. Socrate a parcouru toute sa vie toutes les rues et tous les marchés d'Athènes pour parler à tous ceux qui souhaitent passer du temps avec lui. Il posait toujours des questions selon son principe directeur, consigné dans plusieurs textes et confessé en particulier dans *l'Apologie* de Platon : « Je sais que je ne sais rien... » Socrate, selon Aristote, « mettait des questions, mais il n'y répondait pas, car il se disait ignorant » (*Filosofia*…, 1984 : 120, n.t.)

Dans tout dialogue, Socrate part de l'idée qu'il est un homme ignorant. Il ne sait rien, mais il veut savoir. C'est pourquoi il pose des questions et cherche des réponses avec la personne qui lui répond. Le sujet de la discussion peut être inconnu, mais recherché. La stratégie discursive de Socrate est vraiment désarmante. Certains voient dans son attitude beaucoup d'ironie, comme Thrasymachos, dans *l'Etat* de Platon : « Par Herakles, voici l'ironie habituelle de Socrate ! Je sais depuis longtemps... que vous (Socrate) ne répondrez pas, mais que vous allez devenir ignorant ... » Et Socrate intervient de manière constante : « Mais, mon bien-aimé, comment pensez-vous qu'un homme peut répondre qui … ne sait rien et qui ne cache qu'il n'en sait rien ? » (*Filosofia...,* 1984 : 120, n.t.)

Sommes-nous toujours les héritiers de ce Socrate ? La plupart des communautés universitaires européennes et de type européen voient chez Socrate l'origine de l'éducation moderne, l'éducateur tutélaire. Mais les communautés académiques actuelles promeuvent-elles les idées socratiques, la foi socratique, la compréhension que Socrate donne à la réunion enseignant-disciple ?

Dans l'ouvrage de 1987, *The Closing of American Mind : How Higher Education Has Failed Democracy and Impoverished the Souls of Today's Students*, Allan Bloom démontre que, au nom de l'ouverture et de la diversité culturelle, les universités américaines ont assassiné la pensée critique, l'esprit interrogatif de la remise en question du débat et ont mis en place un relativisme moral qui, paradoxalement ou non, a fini par nier le droit d'affirmer un sens impératif du bien, au nom d'un idéal et d'une foi. Pratiquement, Allan Bloom montre comment l'idéal socratique de servir le bien est non seulement trahi, mais interdit dans le discours académique des universités américaines : « Nous ne devrions pas être ethnocentriques, terme tiré de l'anthropologie, qui nous en dit plus sur le sens de l'ouverture. Nous ne devrions pas penser que notre chemin est meilleur que celui des autres. L'intention n'est pas d'enseigner aux élèves les moments et les lieux, mais de réaliser que leurs préférences ne sont que d'accidents de leur temps et de leur lieu. Leurs croyances

[4] *Ibidem*.

BDD-A29327 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.169 (2026-09-09 00:34:25 UTC)

ne leur donnent pas le droit, en tant qu'individus ou collectivement, en tant que nation, de croire qu'ils sont supérieurs à quelqu'un d'autre. [...] Ainsi, la non-discrimination est un impératif moral, car son contraire est la discrimination. Cette folie signifie que les gens ne sont pas autorisés à chercher le bien humain naturel et à l'admirer quand ils le trouvent, car une telle découverte est simultanée à la découverte du mal et à son mépris. L'instinct et l'intellect sont supprimés par l'éducation. L'âme naturelle doit être remplacée par une âme artificielle ». (Bloom, 2017 : 24, n.t.) L'analyse de 1987, réalisée par Allan Boom, appliquée aux universités américaines, est valable à présent pour toutes les universités européennes, car l'idéal et la foi socratiques, le dialogue socratique sont tous remplacés par le politiquement correct et ses principes normatifs.

Xénophon, dans ses *Mémoires*, montre comment Socrate guide ses disciples vers la connaissance de soi, méprisant comme inutile, futile et trompeuse, la connaissance du monde matériel : Socrate « il ne discourait point, comme la plupart des autres philosophes, sur la nature de l'univers, recherchant l'origine spontanée de ce que les sophistes appellent cosmos, à quelles lois fatales obéissent les phénomènes célestes; il prouvait même la folie de ceux qui se livrent à de pareilles spéculations »[5]. La méfiance de Socrate quant à la recherche mondiale phénoménale s'explique par l'acceptation des limites entre lesquelles la raison humaine peut se déplacer : « Et d'abord il examinait s'ils croyaient avoir assez approfondi les connaissances humaines, pour aller s'occuper de semblables matières, ou bien si, négligeant ce qui est du domaine de l'homme pour aborder ce qui appartient aux dieux, ils s'imaginaient agir d'une façon convenable. Il s'étonnait qu'ils ne visent pas clairement que ces secrets sont impénétrables à l'homme, puisque ceux même qui se piquent d'en parler le mieux sont loin d'être d'accord les uns avec les autres, mais se regardent mutuellement comme des fous »[6]

Socrate anticipe l'évolution des sciences et de la technologie, mais également les risques majeurs qui découleront de la non-suppression de la raison humaine à ses propres limites, par l'aliénation de toute loi morale : « Il se demandait encore si, de même qu'en étudiant ce qui concerne l'homme on se propose de faire tourner cette étude à son profit et à celui des autres, ceux qui étudient ce qui concerne les dieux s'imaginent, une fois instruits des lois fatales du monde, pouvoir faire à leur gré les vents, la pluie, les saisons et tout ce dont ils auront besoin en ce genre, ou bien si, sans espérer rien de tel, il leur suffit de savoir comment se produit chacun de ces phénomènes. »[7] Socrate voit la véritable liberté seulement par le biais de la connaissance de l'âme et en cultivant les vertus morales : « mais lui, il discourait sans cesse de tout ce qui est de l'homme, examinant ce qui est pieux ou impie, ce qui est beau ou honteux, ce qui est juste ou injuste; ce que c'est que la sagesse ou la folie, la valeur ou la lâcheté, l'État ou l'homme d'État, le gouvernement et celui qui gouverne ; et ainsi des autres choses dont la connaissance, selon lui, est essentielle pour être vertueux, et dont l'ignorance fait mériter le nom d'esclave. »[8] Bien entendu, ces croyances n'existent plus dans les pratiques discursives et les stratégies éducatives des universités.

Dans les universités actuelles, le dialogue est remplacé par une écriture ardue et la recherche de soi est une histoire culturelle dépassée. L'enseignant abandonne de plus en plus son disciple pour analyser, dans la plupart des cas, en écrivant de différents livres. Pourquoi écrire aujourd'hui un livre sur d'autres livres discutés dans d'innombrables autres livres et livres ? À quoi bon cet effort ? Pour qui ? Est-ce une perte de temps ou un bon

[5] http://remacle.org/bloodwolf/historiens/xenophon/memorable.htm
[6] *Ibidem*.
[7] *Idem*.
[8] *Idem*.

BDD-A29327 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.169 (2026-09-09 00:34:25 UTC)

travail ? Si nous prenons une distance critique par rapport à l'Université actuelle, le phénomène de l'énorme production de pages écrites, existant dans n'importe quelle université, où que ce soit dans le monde, apparaît plutôt comme le fruit de la vanité et de la subordination à un esclave de l'esprit qui a déjà agenouillé toutes les universités du monde, ordonnées d'une manière extrêmement disciplinée, dans des régiments soigneusement corrélés avec des scores et des indexations dans des bases de données contrôlées par plusieurs groupes de pouvoir.

Les professeurs des universités, qu'il s'agisse d'Europe, d'Amérique, d'Asie ou d'Afrique, puisqu'ils s'appellent également des chercheurs, sont censés, par des règles non négociables, écrire des articles et des livres. Mais cette démarche constitue rarement la manifestation d'une volonté et d'une curiosité personnelles. Le plus souvent, il s'agit de la satisfaction des politiques de la recherche qui ont réussi à uniformiser toutes les idées en milieu universitaire. L'uniformité de la pensée conquiert exactement l'espace où la pensée devrait être personnelle et courageuse, créative et libre. Communauté d'étudiants et de professeurs, l'université est évidemment été dominée par une démocratie dangereuse, semblable à l'identité de celui qui a condamné Socrate à la peine de mort parce que le dictat du politiquement correct en est au cœur.

Il y a un *politiquement correct universitaire* qui établit directement ou sert de médiateur par le biais de pratiques, de langues, de comportements dominants ce qui peut être bon ou non de dire dans une université, ce qui est bon à écrire / n'est pas bon à écrire, quelle est l'attitude décente et que signifie indécence en termes d'idées ; ce qui est permis et ce qui est interdit d'enseigner aux étudiants, quelles idées mettre dans l'esprit des jeunes et quelles idées doivent être contournées, ignorées, *comme si elles n'existaient pas*. Il existe donc une très étrange tabulation de vastes zones de l'histoire des cultures et des civilisations, ce que nous acceptons déjà comme une normalité. Tout le monde connaît le problème, mais personne n'en parle qu'accidentellement.

Par exemple, la culture chrétienne, la culture byzantine, la philosophie chrétienne, la philosophie byzantine, les penseurs et les philosophes médiévaux, la culture mystique et même la grande philosophie grecque se transforme assez rapidement en zones interdites, non directement, mais en ignorant la politique du silence, ou lorsque le silence n'est pas encore possible, comme c'est le cas de la pensée grecque, à travers un rempart et des compromis d'idées, capables de décourager les jeunes de les connaître véritablement. Dans l'Université actuelle, comme à Athènes de Socrate, il n'est pas permis d'introduire de nouveaux dieux – c'est-à-dire des croyances, des croyances spirituelles, des idéaux qui s'opposent ou qui ne servent pas le politiquement correct, pour la bonne raison qu'ils puissent corrompre les étudiants. Il les exposerait donc à un risque inacceptable de choisir de poursuivre un autre type de pensée que celui préconisé dans l'esprit et la lettre du politiquement correct. Cette vision de l'état actuel de l'Université blesserait de nombreux universitaires, car il est de plus en plus difficile de distinguer la direction du fleuve vivant qui les emporte, par rapport au simple mouvement des vagues. Mais une partie importante des enseignants a la même perspective ou une vision plus radicale encore, bien que, le plus souvent, elle suive le système tout en le détestant. Un étrange dogme de l'université actuelle est né, ce qui condamne Socrate à une seconde mort. Son héritage n'est pas seulement oublié, il est soit compromis et trahi, soit tout simplement interdit.

Qui décide de ces politiques ? Dans la collaboration entre les institutions de financement de la recherche et les groupes qui dirigent les systèmes d'éducation, nous trouvons les moyens de fabriquer et d'imposer des politiques qui se concrétisent par des thèmes restrictifs, des objectifs fermement indiqués, des procédures de publication et de

BDD-A29327 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.169 (2026-09-09 00:34:25 UTC)

classification des publications afin de contrôler de manière stricte la promotion et la carrière des enseignants. Pourquoi sommes-nous soumis si facilement au dogme institutionnalisé par le politiquement correct, nous, les enseignants des universités du monde actuel, à de rares exceptions, si nous vivons dans des sociétés libres ? La réponse est tout à fait simple. À cause de la commodité. Il est difficile de faire face à une machine gigantesque qui semble impossible à vaincre et qui, en plus, procure de la sécurité, de la reconnaissance, le sentiment d'intégration et d'appartenance au village global universitaire. L'option alternative est totalement peu attrayante, car elle place automatiquement le professeur rebelle dans la zone extérieure, une zone *paria*. Tant que nous avons perdu le sentiment et le besoin socratique du sacrifice pour la vérité et le savoir, de même que la puissance du sacrifice chrétien, la confrontation directe du système et le refus d'en faire partie sont assez rares. Ceux qui s'y opposent, cependant, se retirent généralement en silence ou résistent au compromis minimum. Et quand ils parlent, leurs voix, aussi puissantes que soient-elles, sont submergées par le murmure assourdissant de centaines de milliers de voix murmurées qui définissent ensemble constamment la politique du système, comme les abeilles mellifères dans une ruche.

Les sciences sont pleinement soutenues par les objectifs dictés par les investisseurs du secteur de la haute technologie. La science n'est plus pour le savoir, mais pour satisfaire les intérêts des grands financiers. Cependant, dans les arts et les sciences socio-humaines, les thèmes choisis ont la capacité de mimer la liberté de la pensée, tout en la limitant sévèrement et en la dévitalisant. La simple idée de *pré*-thématiser l'effort de penser d'un homme qui devrait être capable de formuler la pensée pour toute une génération de jeunes est un profond acte limitant et un manque de responsabilité. Ainsi, les enseignants sont habitués à ce que quelqu'un leur disse quoi penser, où dépenser leur énergie, sans plus ressentir la gravité de leur responsabilité qui est de décider eux-mêmes de ce qu'ils font de leur propre esprit et à quel horizon ils devraient le faire travailler pour les autres, pour leurs étudiants. Et, à partir de maintenant jusqu'à l'obligation de la direction où la pensée du chercheur et le contenu de sa pensée sont consommés, il ne reste qu'une distance fragile qui a été éliminée depuis longtemps par tous les mécanismes souvent spectaculaires - parce qu'il flattait avec l'orgueil professionnel - de projets de recherche, de congrès, de colloques, de réunions et d'équipes de recherche ou de rédaction de diverses revues scientifiques.

Alors, *une pensée grise* est née dans les universités du monde, incapable ou très réticente à créer une nouvelle idée, mais très vocale et pertinente pour parler de toutes sortes de sujets académiques qui ont pour principal don de *ne pas* intéresser la société et de *ne pas* influencer la société, parce qu'elles n'apportent aucune vision régénérative, dont la légitimité ne peut venir que de son propre pouvoir de déplacer la réalité vers le bien commun. Et c'est justement cette énergie qui manque de la toute puissante pensée grise.

C'est une pensée dépersonnalisée, parlée dans les mêmes langages, avec une incroyable coïncidence, dans toute université, du Japon au Sénégal, de Harvard à Saint-Pétersbourg. Elle tisse un géant tapis d'écrits et d'idées moralement neutres que les enseignants pensent flotter quelque part au-dessus de la réalité, les surfant calmement et avec la grâce de la fuite invisible de l'esprit. Mais l'esprit est depuis longtemps disparu de ce jeu suicidaire. Comment l'esprit pourrait-il vivre dans la neutralité morale ? C'est du non-sens. Le savoir doit être généré par une conscience morale, qui doit être fondée sur la foi, pour avoir une chance de suivre le bien plutôt que le mal. Le lien entre l'homme et son Créateur est la racine sans laquelle toute conviction morale naît morte. Voici ce que Socrate affirmait il y a environ 2 500 ans : « ... un signe divin et démoniaque se manifeste à moi [...]. Cela a commencé dès mon enfance ; c'est une sorte de voix qui, lorsqu'elle se fait entendre,

BDD-A29327 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.169 (2026-09-09 00:34:25 UTC)

me détourne toujours de ce que je me propose de faire, mais ne m'y pousse jamais... » (Platon, 1997 : 38) Mais ce que Socrate dit vers la fin de son *Apologie* est révélateur et, au contraire, il révèle l'état d'esprit de l'enseignant maître actuel. Socrate dit aux Athéniens qu'il ne peut pas choisir l'exil au lieu de la mort pour vivre « en silence », pour la simple raison que « ... ce serait désobéir au dieu et que, pour cette raison, il m'est impossible de me tenir tranquille » (Platon, 1997 : 48) Mais il sait que ses semblables ne le croiront pas : « …vous ne me croirez pas, vous penserez que je parle ironiquement et, si je vous dis d'autre part que c'est justement le plus grand des biens pour un homme que de s'entretenir tous les jours de la vertu et des autres sujets sur lesquels vous m'entendez discourir, en m'examinant moi-même et les autres, et si j'ajoute qu'une vie sans examen ne vaut pas la peine d'être vécue, vous me croirez encore moins. C'est pourtant comme je vous le dis, Athéniens » (Platon, 1997 : 48-49). Le message de Socrate est clair : lorsque nous quittons la connaissance intérieure, nous abandonnons notre propre humanité.

Comme l'a montré Allan Bloom, les enseignants dans les universités du monde risquent de se transformer en une armée qui ne fonctionne pas non plus pour les étudiants ou pour la société, une armée qui ne fonctionne plus pour protéger les étudiants contre la manipulation, l'esclavage et la corruption de l'esprit, mais qui ne fonctionne ni pour elle-même. Les étudiants sont en danger de devenir des imitateurs soumis aux schémas de pensée préfabriqués, dans un style de vie qui exclut de plus en plus la liberté et la responsabilité et qui commence à interdire indirectement, par omission et découragement toute conviction spirituelle, toute foi assumée. L'autisme des communautés des professeurs des universités se trouve en conflit structurel avec l'héritage de Socrate. Il y a, bien sûr, des arguments contre les mots ci-dessus. Il y a des avantages du système universitaire mondialisé, comme la disparition des distances, la vitesse de la communication, l'accessibilité de l'information, etc. Mais à quel point ces bénéfices sont-ils au service de l'étudiant, considéré comme un être qui pense ? Comment le système sert-il le bien commun ?

Les bibliothèques universitaires rassemblent des montagnes de livres, de revues, de volumes collectifs que souvent personne ne lit ! Des pages inspirées y seront également présentes, mais leur or est inévitablement perdu dans le gris colossal des langages répétitifs et cérémoniels avec lesquels tous les héritiers de Socrate étaient armés dans les universités du monde actuel pour défendre, il ne faut pas l'oublier, la science et le savoir. De toute évidence, trop de choses sont écrites, peu utilisées et il y a de moins en moins de dialogue. Il y a une énorme inflation de livres, d'études, d'articles... La publication écrasante dévalorise le mot écrit. Socrate en serait émerveillé et révolté. Le paysage évoqué lui semblerait irréel.

Aujourd'hui, dans toutes les communautés académiques, les enseignants écrivent et lisent. Ils commentent des articles ou des livres et se commentent les uns les autres d'une façon précaire. De temps en temps ils se rencontrent lors des colloques et des congrès, pour lire leurs études et surtout pour être publiés dans des revues répertoriées par le système hiérarchique mondialisé. L'autorité morne et déroutante de ce système a réussi à éliminer presque toute trace d'idéal et de foi de la conscience des étudiants et des enseignants, mais aussi de leurs rencontres qui existent encore avant d'être transférées pas à pas *en ligne*. Qui utilise les idéaux ? Ce sont *quoi* ces idéaux ? Et la foi, quelle que soit sa nature, est en fait une manifestation rétrograde et indécente dans un monde ouvert sur lequel *on sait* que le bien et le mal ne peuvent être connus et que toute conviction est non seulement relative, mais aussi insignifiante au sens profond du terme, car tout ce qu'elle peut faire, c'est colorer de façon décorative une identité à la fois dans son mouvement très émouvant et imprévisible. Socrate serait terrifié d'entendre de telles idées. En aucun cas, il

BDD-A29327 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.169 (2026-09-09 00:34:25 UTC)

ne nous reconnaît comme ses héritiers, bien que nous l'appelions comme notre patron spirituel, une figure tutélaire en toute circonstance.

La conclusion de la confrontation de l'héritage de Socrate avec les pratiques des communautés académiques actuelles se trouve dans une ancienne écriture de Nil l'Ascète : « ...une fois que des déclarations inutiles auront été faites, ce sera nécessairement un danger pour ceux qui ont été soumis à un procès non éprouvé et pour ceux qui ont reçu l'héritage de la désobéissance des disciples. En fait, la désaffection de l'enseignant fait perdre les élèves. Et la négligence des élèves est un danger pour l'enseignant, surtout quand il ajoute son ignorance à leur tromperie. Car ni l'enseignant ne doit oublier quoi que ce soit qui aide à corriger les matières, ni les disciples doivent ignorer certaines des instructions et des conseils de l'enseignant. Parce que désobéir à ces actes et à la mauvaise conduite des erreurs est une chose grave et dangereuse. Ne laissez pas l'enseignant croire que son travail est une occasion de repos et de plaisir. Car de toutes les choses, la plus laborieuse est de conduire les âmes. » (Nil l'Ascète, 2017 : 160, n.t.)

Bibliographie

*** (1996), *Socrate omul. Chipul lui Socrate în Dialogurile lui Platon*, Bucureşti, Humanitas.

*** (1984), *Filosofia greacă până la Platon*, II, Part 1, Bucureşti, Editura ştiinţifică şi enciclopedică, p. 91-178.

BLOOM, Allan, (2017), *Criza spiritului american: cum universităţile au trădat democraţia şi au sărăcit sufletele studenţilor* (*The Closing of American Mind: How Higher Education Has Failed Democracy and Impoverished the Souls of Today's Students*), traduction et notes par Mona Antohi, Bucureşti, Humanitas.

JOHNSON, Paul, (2013), *Socrate. Un om pentru timpurile noastre*, traduction de l'anglais par Liliana Donose Samuelsson, Bucureşti, Humanitas.

PLATON, (1997), « Euthyphron. Apărarea lui Socrate. Criton. Cu un esu despre viaţa lui Platon de Constantin Noica », colection dirigée par Sorin Vieru, *Marile cărţi mici ale gândirii universale*, Bucureşti, Humanitas.

NIL ASCETUL, (2017), en *Filocalia sau Culegere din scrierile Sfinţilor Părinţi, care arată cum se poate omul curăţi, lumina şi desăvârşi*, vol. I., Bucureşti, Humanitas.

XENOFON, (1987), *Amintiri despre Socrate. Convorbiri memorabile, Despre economie, Banchetul, Apologia*, traduction, préface, notes et indices par Grigore Tănăsescu, Bucureşti, Editura Univers.

BDD-A29327 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.169 (2026-09-09 00:34:25 UTC)